

Directeur politique : H.-D. COLLIN

ABONNEMENTS

Table with columns for subscription periods (Three months, Six months, One year) and locations (Ville de Metz, Alsace-Lorraine, France, Paris).

Le Lorrain

Rédaction et Administration : 14, RUE DES CLERCS, METZ — Téléphone N° 31

ANNONCES

La petite ligne ... 50 Pf. RECLAMES La ligne ... 80 Pf.

Les annonces sont reçues aux bureaux du journal 14, rue des Clercs, à Metz et dans toute les Agences à l'étranger.

Une Profession de Foi solennelle chez les Protestants.

Ces jours derniers, les pasteurs orthodoxes, c'est-à-dire croyants, de Cologne, ont adressé à leurs fidèles un appel vibrant, un acte de foi solennelle que nous sommes heureux de signaler au respect et à l'admiration des catholiques.

foi en Celui que nous adorons également comme notre Rédempteur et notre Dieu ! O nobles frères séparés, salut ! C. DU BERG.

La Journée

Le Reichstag a discuté hier jusqu'à 8 heures du soir sur le projet de loi concernant les modifications à apporter à la clause dite de concurrence.

Hier, à 1 heure de l'après-midi, après qu'il eut pris congé de la reine de Grèce, Guillaume II a quitté Corfou à bord du Hohenzollern, lequel est escorté par les croiseurs Breslau, Gaben et Slesinger. Il se rend à Porto-Fino et à Gènes.

En France, le bloc se reconstruit dans nombre d'arrondissements en vue des ballottages de dimanche prochain.

Le duel Caillaux-d'Aillières a eu lieu hier après-midi ; deux balles ont été échangées sans résultat.

Le succès des troupes françaises dans le nord du Maroc est considérable.

Le bulletin de santé de l'empereur François-Joseph signale un état général satisfaisant.

Le mouvement en faveur d'une flotte turque puissante, capable de tenir tête aux escadres grecques, rencontre un vif succès ; la souscription nationale dépasse 10 millions.

Grâce à l'élan national pour la répression de l'insurrection épéroite, les bandes grecques ont essuyé un échec ; la situation est troublée dans le Sud. Les troupes grecques se tiennent à la frontière, prêtes à intervenir.

Les correspondants de Washington et des journaux américains en général consacrent, comme par le passé, de longs articles au conflit américano-mexicain ; mais, à en juger par les opinions exprimées, presque tout le monde s'attend à une solution pacifique de ce conflit. Les délais survenus dans les négociations sont même considérés comme un présage heureux.

Chronique Générale

ALLEMAGNE

L'Allemagne et la Russie.

M. Kleinow, le rédacteur en chef des Grenzboten, assure que la Russie est en pleine transformation. Il écrit :

« La bureaucratie russe est animée d'un esprit d'offensive contre l'Allemagne depuis 1909. En même temps, l'armée russe fait de si énormes progrès que le sentiment de sa force lui inspire l'espoir de pouvoir dicter un jour à l'Europe sa loi comme au temps d'Alexandre I^{er}. »

Le comte de Reventlow ajoute : « De plusieurs côtés, on nous confirme l'exactitude de ces observations. Un esprit nouveau souffle dans l'armée russe et dans l'administration qui doit nous dicter notre politique. »

« Nous sommes disposés à vivre en rapports amicaux avec notre voisine russe, mais nous sommes très éloignés de vouloir laisser passer la moindre incartade russe, soit au point de vue économique, soit au point de vue politique. Les fanfaronnades russes ou franco-russes ne nous en imposent pas le moins du monde. Il faut même éviter du côté allemand jusqu'à l'appar-

rence d'un penchant à l'indulgence avec autant de soin que d'énergie. Cette ligne de conduite, c'est celle que les gouvernements responsables de l'empire allemand doivent s'imposer aussi bien que l'opinion publique. »

Chez les catholiques allemands.

Plus de 200 prêtres, la plupart curés et prélats du diocèse de Breslau, ont signé une déclaration publique protestant contre le langage et les méthodes de polémique des journaux dévoués à la cause du comte d'Oppersdorf et déplorant, dans l'intérêt de la cause catholique, les attaques quotidiennes et calomnieuses auxquelles se livrent ces organes. L'administrateur du diocèse de Breslau, (le siège épiscopal est vacant depuis la mort du cardinal Kopp) s'est joint à cette manifestation en démentant une soi-disant information du journal officiel du siège, à Berlin, disant que ce haut prêtre favorisait la « tendance de Berlin » dans son diocèse.

FRANCE

Le scrutin de ballottage à Paris et dans la banlieue.

LE PARTI RADICAL SOUTIENDRA SURTOUT LES COLLECTIVISTES

Le parti radical et radical-socialiste vient de publier la liste des candidats qu'il soutiendra dimanche prochain, au scrutin de ballottage, dans vingt-deux circonscriptions de Paris et de la banlieue.

Or, ces candidats chargés de défendre officiellement le programme de la rue de Valois devant le corps électoral se décomposent ainsi :

Six radicaux : MM. Hyacinthe Loysen, Petitjean, Chatelet, Bougé, Bokanowski, Cheval.

Deux socialistes : MM. Painlevé, Henri Coutant.

Quatorze socialistes unifiés : MM. Groussier, Lavaut, Navarre, Aubriot, Levasseur, Rouanet, Cachin, Dubois, Laval, Dou, Ducos de la Halle, Morizet, Albert Thomas, Longuet.

Dans son désir de satisfaire les collectivistes, la Fédération de la Seine omet même volontairement de son liste un membre de son parti, M. Desplacé, député sortant de la 2^e circonscription du 5^e arrondissement, parce que ce dernier refuse de s'allier avec les socialistes unifiés sur le terrain de la défense nationale.

Le parti radical a eu au premier tour, dans les 43 circonscriptions de la Seine, un député élu, M. Puech. Encore celui-ci n'a-t-il perdu mille voix sur les dernières élections.

Au ballottage, sur vingt-deux circonscriptions, il présente six des siens, qui, à deux exceptions près, s'emparent d'ailleurs de renier plusieurs articles du programme de Pau. Par contre, il apporte son appui formel à quatorze collectivistes, partisans du désarmement, de la suppression de la propriété, du chambardement social !

Vacances parlementaires et voyages.

M. Nouvens, ministre de la guerre, et Renoult, ministre des finances, ainsi que le gouverneur de l'Algérie, de retour de Tourg, sont arrivés, mardi soir, à Biskra, où ils ont assisté à un banquet offert par la municipalité.

M. Paul Deschanel, président de la Chambre, a visité Marakesch et Guelis. Il a parcouru les écoles et les hôpitaux. M. Deschanel a reçu dans tous les milieux européens et indigènes des témoignages de respectueuse sympathie.

ANGLETERRE

L'escadre anglaise dans les eaux austro-hongroises.

La visite de l'escadre anglaise de la Méditerranée dans les ports autrichiens est maintenant imminente. On fait de grands préparatifs à Trieste, à Pola, à Spalato et à Sebenico, pour y recevoir les différentes divisions de l'escadre.

Les bâtiments anglais seront salués par l'escadre de réserve et une flottille de croiseurs. On se rappelle que la division des grandes unités austro-hongroises fait actuellement une croisière dans le Levant.

L'escadre de réserve sera commandée par le contre-amiral Antony Willenik, qui a arboré son pavillon sur l'Archiduc-François-Ferdinand.

A la même escadre appartiennent le Radetzky, l'Archiduc-François-Max, le croiseur amiral Spoin et les contre-torpilleurs Hussar et Turul.

La flotte de croiseurs, commandée par le contre-amiral Seiden-Sacher, comprend les croiseurs Saint-Georges et Saïda, le contre-torpilleur Tatra et 8 torpilleurs.

Ces navires iront à Trieste et Pola saluer les bâtiments anglais. Dans ces deux villes, des fêtes sont organisées en l'honneur des navires anglais.

Fiume, 4 mai. — Les navires de guerre anglais Warrior et Gloucester sont arrivés ici et ont tiré 21 coups de canon en entrant dans le port.

Les commandants des navires ont fait des visites à l'archiduchesse Clotilde, au comte de Wickenburg, gouverneur et aux autres fonctionnaires supérieurs, civils et militaires. Différentes fêtes seront organisées en l'honneur des hôtes anglais qui resteront ici quelques jours.

On attend aussi deux autres navires de guerre anglais.

Trieste, 4 janvier. — Les croiseurs anglais Defence et Duke of Edinburgh sous les ordres du contre-amiral Troubridge commandant l'escadre, sont arrivés cet après-midi dans le port de Trieste.

AUTRICHE

La cavalerie est renforcée à la frontière russe.

Le commandement de la 18^e brigade de cavalerie a été transféré de Vienne à Zloczow et le 11^e régiment de uhans de Pardubitz (Bohême), à Czorkow (Galicie). Des garnisons de cavalerie sont rétablies à Tiumacz, Brzezany et Rohatyn. Ces localités en étaient privées depuis 1905 et 1906.

La fête des Sokols interdite à Vienne

La fête des Sokols viennois, qui devait avoir lieu dimanche dans le quartier de Favoriten, a été interdite par la police à la suite de l'agitation dans les milieux allemands.

Une feuille germaniste invitait, il y a quelques jours, en termes persuasifs, les Allemands à un projet contre la population slave.

AVIATION

Un acrobate de l'air accomplit des prouesses en Australie.

Maurice Guillaux, aviateur français, a exécuté des vols magnifiques, au cours desquels il a bouclé la boucle dix fois.

Il vola également à la renverse et a fait d'autres vols perpendiculaires.

Un multimillionnaire s'offre un aviateur.

Le multimillionnaire M. Paris-Singer, actuellement à Nice, a pris à son service le jeune aviateur Malcon, originaire de Villefranche-sur-Mer, qui s'est distingué à diverses reprises.

C'est la première fois qu'un aviateur est au service d'un particulier. Il aura notamment à se tenir à la disposition des invités désireux de goûter les joies de l'air. Il prendra part en outre à divers meetings.

Récits de Campagne

M. JEAN RICHELIN

Ces jours derniers, lorsque M. Ceccaldi voulait discrediter son concurrent, Jean Richépin, il lui reprochait son âge. Il l'appela tout d'abord vieillard irrité, puis vieillard insolent, puis, avec un esprit attique, beau vieillard. Mais on pense bien que l'épithète n'imprimait point. Ce que M. Ceccaldi se proposait de signaler à tout propos aux électeurs, c'est qu'à trente-huit ans et Jean Richépin est faible, fatigué, épuisé et blasé.

Or, il arriva que le poète put rejoindre son adversaire dans un village qui s'appelle Fontanelle. Ce n'était pas toujours une entreprise aisée que de rencontrer M. Ceccaldi, lequel, sagement, préférait parler seul aux électeurs. Mais enfin, M. Jean Richépin y parvint.

— Voulez-vous la parole ? lui demanda M. Ceccaldi.

— Non. Je viens seulement pour vous entendre, puisque je ne vous ai jamais entendu.

— Voilà M. Ceccaldi qui se met à parler. Mais quoi ! Il était fatigué. Même à trente-huit ans, il arrive qu'on soit fatigué. Donc, les mots venaient mal, et les phrases s'ajustaient péniblement.

— Démélor ! cria un auditeur facétieux.

Alors, Jean Richépin demanda qu'on respectât l'orateur. Et puis il dit à M. Ceccaldi, avec une extrême courtoisie :

— Vous êtes fatigué ? Eh bien ! asseyez-vous, buvez, reposez-vous ! Il ne put se retenir d'ajouter : — Moi je ne m'assieds pas. Je ne bois jamais. Je suis un vieillard irrité, peut-être, mais fatigué, jamais !... — Je suis allé dans les soixante-huit communes de l'arrondissement, me dit Jean Richépin. En vingt-six jours, j'ai fait quatre-vingt conférences. Il m'est arrivé, dans une seule journée, de parler pendant sept heures et demie.

Il a soixante-cinq ans ? Je m'en rapporte à M. Ceccaldi. Mais je n'en crois rien.

Pourquoi M. Jean Richépin, voulant se lancer dans la mêlée électorale, a-t-il choisi précisément pour théâtre de sa fougueuse campagne l'arrondissement de Verriers ? M. Ceccaldi décline ce fief depuis huit ans. Et auparavant il y représentait le gouvernement comme sous-préfet. Combien des électeurs que le pouvoir réserve aux purs, il a répandu sur ses électeurs la manne des décorations. Il est le champion attardé de M. Joseph Caillaux, le tout-puissant. Des milliers d'ouvriers préfèrent ce radical influent à un socialiste unifié, qui serait peut-être qu'un commandeur maladroît. Donc, pourquoi Verriers ? — Parce que la Thiérache est mon pays, me répond Jean Richépin. Je suis né en Algérie, au hasard d'un garnison, mon père étant médecin militaire. Et sans doute, je n'ai, en Thiérache, qu'une seule propriété : le petit caveau où mes parents sont tous deux enterrés. Mais tous mes ancêtres ont vécu là : herbagers, cultivateurs, notables parfois, ou médecins. J'ai des papiers qui les concement, et qui remontent jusqu'à 1640. Enfant, je passais mes vacances dans une ferme de là-bas, qui est encore debout, et que j'ai retrouvée parfaite.

« Depuis plusieurs années, les amis que j'ai dans la politique m'encourageaient à me présenter aux élections, Léon Bourgeois, Louis Barthou, Briand, d'autres encore. Et voici que quatre maires m'écrivent pour m'offrir la candidature. J'accepte. Et je prends le programme de la Fédération des gauches. »

« Je me suis installé à Origny, dans une maison de campagne qu'un de mes cousins m'avait prêtée. Tous les matins, je montais en automobile et je parcourais les villages. Et je disais à mes compatriotes : — Ce que je veux, c'est la vraie République, c'est-à-dire la vraie liberté, la vraie égalité, la vraie fraternité ! La fraternité ? Je sais ce que c'est. J'ai travaillé comme vous, avec mes muscles, suivant les coups de tête familiaux aux Thiéracheux. J'ai été pêcheur à Dieppe. J'ai été débardeur à Nantes. Et de Nantes à Bordeaux, je payais mon passage en besognant rudement. Mais, en plus, j'étais nourri. A Bordeaux, j'ai pris pension chez la « mère » des compagnons charpentiers. Pour dix sous par jour, elle donnait deux soupes et une place dans un lit à trois dormeurs.

« J'ai été soldat, pendant la guerre. Et lorsqu'on s'entasse pour dormir sur le sol gelé, il ne s'agit pas de savoir si le camarade a des opinions, des goûts, des habitudes. Il faut se serrer les uns contre les autres, et se tenir chaud au dos et au ventre. Et bien ! la fraternité, la voilà. C'est de se tenir chaud ! »

« Je répète de mon mieux les paroles de Jean Richépin. Mais je n'y mettrai pas l'accent. Au reste, il s'efforçait d'observer le ton d'une conversation paisible. Mais parfois, et malgré lui, sa main se levait pour un geste oratoire, et il se voyait brusquement devant les auditeurs rieurs, au hasard de ses coups de langue. Ce venait, paraît-il, de fort bien loin pour l'entendre, et il y avait souvent de nombreuses automobiles rangées autour de la salle où il parlait. Le journal de M. Ceccaldi appelait amèrement les auditeurs bénoles : « la figuración »...

Richépin continue :

— Je leur disais : L'égalité ? Une pauvre pacotilleuse qui a « passé » vingt sous de tabac reçoit six mois de prison. A Saint-Lazare, Mme Caillaux a des dentelles et des réverences. La liberté ? Je veux toutes les libertés...

Naturellement, je suis partisan du service de trois ans. J'expliquais ! Il faut vous armer, vous qui êtes à la frontière. Ou bien vous deviendrez Prussiens, et on vous fera l'exercice à coups de bottes. Au lieu de 105.000 hommes, nous avons maintenant 240.000 hommes sur la frontière. C'est ce qu'il faut.

« Quant aux impôts, je suis pour la réforme des impôts, sans inquisition ; mais comme les paysans sont mal renseignés sur ce fameux dégrèvement de la terre que les radicaux se flattent d'avoir édicté ! »

« J'ai été soldat, pendant la guerre. Et lorsqu'on s'entasse pour dormir sur le sol gelé, il ne s'agit pas de savoir si le camarade a des opinions, des goûts, des habitudes. Il faut se serrer les uns contre les autres, et se tenir chaud au dos et au ventre. Et bien ! la fraternité, la voilà. C'est de se tenir chaud ! »

« Je répète de mon mieux les paroles de Jean Richépin. Mais je n'y mettrai pas l'accent. Au reste, il s'efforçait d'observer le ton d'une conversation paisible. Mais parfois, et malgré lui, sa main se levait pour un geste oratoire, et il se voyait brusquement devant les auditeurs rieurs, au hasard de ses coups de langue. Ce venait, paraît-il, de fort bien loin pour l'entendre, et il y avait souvent de nombreuses automobiles rangées autour de la salle où il parlait. Le journal de M. Ceccaldi appelait amèrement les auditeurs bénoles : « la figuración »...

Richépin continue :

— Je leur disais : L'égalité ? Une pauvre pacotilleuse qui a « passé » vingt sous de tabac reçoit six mois de prison. A Saint-Lazare, Mme Caillaux a des dentelles et des réverences. La liberté ? Je veux toutes les libertés...

Naturellement, je suis partisan du service de trois ans. J'expliquais ! Il faut vous armer, vous qui êtes à la frontière. Ou bien vous deviendrez Prussiens, et on vous fera l'exercice à coups de bottes. Au lieu de 105.000 hommes, nous avons maintenant 240.000 hommes sur la frontière. C'est ce qu'il faut.

« Quant aux impôts, je suis pour la réforme des impôts, sans inquisition ; mais comme les paysans sont mal renseignés sur ce fameux dégrèvement de la terre que les radicaux se flattent d'avoir édicté ! »

FEUILLETON DU LORRAIN — 7 —

LE FAUTEUIL HANTÉ

PAR GASTON LEROUX

M. Pataud écoutait avidement la Babette, en regardant vaguement par le volet entrouvert, dans la rue... Il vit que le vieillard était revenu et qu'il levait ses yeux papillonnants en l'air, fixant quelque chose au-dessus de la tête de M. Pataud, vers le premier étage de la maison. M. Pataud tressaillit. Toutefois, il resta maître de lui pour ne point révéler, par quelque mouvement brusque, à la Babette, ce qui se passait dans la rue... Et elle ne fut pas interrompue dans son récit.

A genoux, elle ne pouvait rien voir. Et elle n'essayait de rien voir. Elle parlait doucement, en soupirant, et d'une seule traite, comme à confesse... pour être plus tôt débarrassée du poids qui pesait sur sa conscience.

— Il est donc arrivé, dit-elle, que deux jours après que vous n'avez pas voulu je mon maître à votre Académie — car à ce moment-là vous n'en avez pas voulu, et vous avez pris à sa place un M. Mortinard, comme vous avez pris après le M. d'Aulnay... eh bien, un après-midi que je devais m'absenter et où j'étais restée dépendant à ma cuisine, sans que M. Latouche en sache rien, j'ai vu arriver un Monsieur qui a trouvé tout seul le chemin de l'escalier pour monter chez mon maître, et qui s'est enfoncé avec lui. Je ne l'avais jamais vu. Cinq minutes plus tard, un autre Monsieur, que je ne connaissais pas non plus, est arrivé à son tour... et il est monté comme l'autre, rapidement, comme s'il avait peur qu'on l'aperçoive... et je l'ai entendu frapper à la porte de la bibliothèque qui a été ouverte tout de suite, et maintenant, ils étaient trois dans la bibliothèque : M. Latouche et les deux inconnus.

...Une heure, deux heures se sont passées comme ça... La bibliothèque est juste au-dessus de la cuisine... Ce qui m'étonnait le plus, c'est que je ne les entendais même pas marcher... On n'entendait rien de rien... Ça m'intriguait trop, et j'ai voulu, je suis curieuse... M. Latouche ne m'avait point parlé de ses visites-là. Je suis montée à mon tour, et j'ai collé mon oreille à la porte de la bibliothèque. On n'entendait rien... Ma foi, j'ai frappé, on ne m'a pas répondu... j'ai ouvert la porte... il n'y avait personne là-dedans... Comme il n'y a qu'une porte, celle du petit bureau qui donne dans la bibliothèque en dehors de la porte d'entrée, je suis allée à cette porte-là, mais j'étais plus étonnée, en y allant, que de tout le reste... car jamais, jamais je ne suis entrée dans le petit bureau de M. Latouche. Et jamais mon maître n'y a reçu personne, c'est une manie qu'il a, le brave homme ; c'est là qu'il écrit, et pour être sûr de n'être pas dérangé, quand il est là-dedans... c'est comme s'il était dans un tombeau. Souvent, il m'a cédé sur bien des choses que je lui demandais raisonnablement, mais jamais il ne m'a cédé là-dessus. Il avait fait faire une clef spéciale, et pas plus moi qu'une autre, je n'ai jamais pu entrer dans le petit bureau. Là-dedans, il faisait son ménage lui-même. Il me disait : « Ce coin-là est à moi, Babette, tout le reste l'appartient pour frotter et nettoyer ». Et voilà qu'il était enfermé là-dedans avec deux hommes que je ne connaissais ni d'Ève, ni d'Adam...

Alors, j'ai écouté... j'ai essayé, à travers la porte, de comprendre ce qui se passait, ce qui se disait. Mais on parlait très bas et j'entendais de ce qui se disait. A la fin, j'ai cru comprendre qu'il y avait une discussion qui n'allait pas toute seule... Et tout à coup, mon maître élevant la voix à dit, et cela, je l'ai entendu distinctement : « Est-ce bien possible ? Il n'y aurait pas de plus grand crime au monde ? » Ça, je l'ai entendu... de mes oreilles... c'est tout ce que j'ai entendu... J'en étais encore absourdie... quand la porte s'est ouverte ; les deux inconnus se sont jetés sur moi... « Ne lui faites pas de mal ! s'est écrié M. Latouche qui refermait soigneusement la porte de son petit bureau... J'en réponds comme de moi-même ! » Et il est venu à moi et m'a dit : « Babette, on ne te questionnera pas ; tu es entendue ou tu n'as pas

entendu ! Mais tu vas te mettre à genoux et jurer sur le bon Dieu que tu ne parleras jamais à âme qui vive de ce que tu as vu entendre et de ce que tu as vu ! Je te crois sortie, tu n'as donc pas vu ces deux Messieurs venir chez moi. Tu ne les connais pas. Jure cela, Babette. »

Je regardais mon maître. Je ne lui avais jamais vu une figure pareille. Lui ordinairement si doux, — j'en fais ce que je veux, — la colère l'avait transformé. Il en tremblait ! Les deux inconnus étaient penchés au-dessus de moi avec des figures de menaçants. Je suis tombée à genoux, et j'ai juré tout ce que j'ai pu. Alors, ils sont partis... l'un après l'autre, en regardant dans la rue avec précaution... j'étais redessinée plus morte que vive, dans la cuisine, et je les regardais s'éloigner, quand j'ai aperçu... juste à l'heure, pour la première fois... le vieillard... Il était debout, comme tout à l'heure, sous le réverbère... j'ai fait le signe de la croix... le malheur était sur la maison !

M. le secrétaire perpétuel, tout en écoutant de toutes ses oreilles la vieille Babette, avait suivi des yeux les mouvements du vieillard. Et il n'avait pas été peu impressionné de le voir faire, au-dessus de sa boîte, des signes mystérieux... enfin, une fois encore, la boîte qui marchait s'était évanouie dans la nuit.

La Babette s'était relevée.

— J'ai fini, répéta-t-elle. Le malheur était sur la maison.

— Et ces hommes, demanda M. Pataud, que le récit de la gouvernante inquiétait au-delà de toute expression... Ces hommes, vous les avez revus ?

— Il y en a un que je n'ai jamais revu, Monsieur le Perpetuel, parce qu'il est mort. J'ai vu sa photographie dans les journaux... C'est ce M. Mortinard.

— Mortinard ?... Et l'autre, l'autre ?

— L'autre ? J'ai vu aussi sa photographie dans les journaux... C'était M. d'Aulnay !...

— M. d'Aulnay !... Et vous l'avez revu, celui-là ?

— Oui... celui-là... je l'ai revu... Il est revenu ici la veille de sa mort, Monsieur le Perpetuel.

— La veille de sa mort... Avant-hier ?...

— Avant-hier !... Ah ! je ne vous ai pas tout dit ! Il le faut !... Et il n'était pas plutôt arrivé que j'étais

retrouvais le « vieillard » dans la cour !... Aussitôt qu'il m'a eu vue, il s'est assis comme toujours... Mais j'ai pensé aussitôt : Mauvais signe, mauvais signe !... Monsieur le Perpetuel, ma grand'tante me le disait toujours : « Babette, méfie-toi des vieilles... » Et ma grand'tante, qui avait atteint un grand âge, Monsieur le Perpetuel, s'y connaissait pour ça ! Elle habitait juste en face de la Banca, dans mon pays natal à Rodéz, la nuit qu'ils ont assassiné le Fualdès... et elle a entendu l'air du crime... l'air que les joueurs d'orgue et les vieilles « tournaient » dans la rue, pendant que, sur la table, la Banca et Bastide et les autres coupaient la gorge au pauvre homme... C'était un air... qui lui est toujours resté dans les oreilles... à la pauvre vieille, et qu'elle m'a chanté autrefois, en grand secret, tout bas, pour ne compromettre personne... un air... un air...

Et la Babette s'était soudain dressée avec des gestes d'automate... Son visage, éclairé par la lumière rouge et pâle du réverbère d'en face, exprimait la plus indicible terreur... Son bras tendu montrait la rue d'où un ritournelle lente, lointaine, désespérément mélancolique, venait.

— Cet air-là !... râlait-elle... Tenez... c'était cet air-là !

CHAPITRE IV

MARTIN LATOUCHE

Aussitôt on entendit dans la pièce qui se trouvait juste au-dessus de la cuisine un grand fracas, un bruit de meubles que l'on renverse, comme une vraie bataille. Le plafond en était retentissant.

La Babette hurla :

— On l'assassine ! Au secours !... Et elle bondit vers l'âtre, y saisit un tisonnier et se rua hors de la cuisine, traversant la voûte, escaladant les degrés qui conduisaient au premier étage.

M. Hippolyte Pataud avait murmuré :

— Mon Dieu !... Et il était resté là, les tempes battantes, anéanti par l'effroi, brisé par l'horreur de la situation, cependant que dans la rue la ritournelle maudite, l'air banal, historique et terrible, prolongeait tranquillement son rythme complexe de quelque nouveau forfait... musique du diable qui avait toujours empêché d'entendre

les cris de ceux que l'on égorgé... et qui arrivait maintenant toute seule, couvrant tout autre bruit, jusqu'aux oreilles bouillonnantes de M. Hippolyte Pataud... jusqu'à son cœur glacé.

Il put croire qu'il allait s'évanouir...

Mais la honte qu'il conçut soudain de sa puissanimité le retint sur le bord de cet abîme obscur où l'âme humaine, prise de vertige, se laisse choir. Il se souvint à temps qu'il était le secrétaire perpétuel de l'Immortalité et ayant fait, pour la seconde fois dans cette soirée mouvementée, le sacrifice de sa misérable vie, il se livra à un grand effort moral et physique qui le conduisit, quelques secondes plus tard, armé, à gauche d'un parapluie, adroite d'une paire de pincettes, devant un porte de premier étage que la Babette ébranlait à grands coups de tisonnier... et qui, au reste, s'ouvrit tout de suite.

— Tu es toujours aussi toqué, ma pauvre Babette ? fit une voix frêle, mais paisible.

Un homme d'une soixantaine d'années, d'apparence encore rieuse, aux cheveux grisonnants qui bouclaient, à la belle barbe blanche, encadrant une figure rose et poupine, aux yeux doux, était sur le seuil de la porte, tenant une lanterne.

C'était Martin Latouche.

Aussitôt qu'il aperçut M. Hippolyte Pataud entre ses pincettes et son parapluie, il ne put retenir un sourire :

— Vous, Monsieur le secrétaire perpétuel ! Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il en s'inclinant avec respect.

— Eh ! Monsieur ! C'est nous qui vous le demandons s'écria la Babette en jetant son tisonnier. C'est Dieu possible de faire un bruit pareil ! Nous avons cru qu'on vous assassinait !... Avec ça que le vieillard est en train de « tourner » l'air du Fualdès dans la rue, sous nos fenêtres !...

— Le vieillard ferait mieux d'aller se coucher !... répondit tranquillement Martin Latouche, et toi aussi, ma bonne Babette !... (Et, se tournant vers M. Pataud) Monsieur le secrétaire perpétuel, je serais bien curieux de savoir ce qui me vaut, à cette heure, le grand honneur de votre visite... (A suivre.)

J'étais obligé de leur expliquer que seul le propriétaire d'un hectare sera dégrèvement de 102 francs. Pour les autres, les petits, les pauvres, ils seront dégrèvement de douze sous par an. Ils étaient stupéfaits.

Néanmoins, dis-je, et malheureusement, vous avez été battu.

— Oui, Mais de onze cents voix seulement, après vingt-six jours de campagne. Ceccaldi a semé le « poison ». Il a terrorisé tous les fonctionnaires. Il les a déplacés à son gré. Et tous, jusqu'au moindre cantonnier, le craignent et le servent. En outre, on ne fermait la porte des usines, et on n'y laissait même pas pénétrer mes journaux, tandis que le *Démocrate* de Ceccaldi y était distribué à profusion.

Lui, Ceccaldi, je l'ai vu deux fois. A Fontenelle, comme je vous l'ai dit, et à Hirson. A Fontenelle, il a exposé son programme, après qu'il se fut repesé. A la question du service militaire, savez-vous quelle solution il apporte? Celle-ci tout simplement: enlever les troupes des garnisons du centre pour les transporter à l'est. Voilà. Ce n'est pas difficile. Tous les soldats à la frontière, sur deux rangs. Troupes de couverture, troupes de seconde ligne, réserves, cela n'est rien. Tout le monde à la frontière. Telle est la stratégie. Et il ajoutait, critiquant les défauts des casernes provisoires: « Cette campagne a tué plus d'hommes qu'une guerre! »

« A Hirson, il était venu sur ma convocation: « Le citoyen Jean Richepin, de l'Académie française, convoque le citoyen Ceccaldi, député ». La personne n'a pu parler. En face de moi, les partisans de Ceccaldi hurlaient. Il y avait parmi eux une espèce d'apôtre, vêtu d'un tricot à rayures bleues et blanches, portant une ceinture de flanelle, et débraillé, hideux. Il avait un débris de cigarette collé au coin de la lèvre, et pendant deux heures et demie, il n'a cessé de dire: « Une voix éraillée: « Sale voyou! Sale voyou! Lui, moi. »

« Un autre se bouchait les oreilles: « J' veux pas changer d'opinion! J' veux pas changer d'opinion », disait-il.

« Enfin, j'ai été battu. Et le soir, devant ma maison d'Origny, une troupe d'ouvriers alcoolisés est venue hurler contre moi. Ils criaient:

- « Vive Caillaux! vivent les deux ans! »
- « L'un d'eux a crié aussi: « Vive les Prussiens! »
- « Vive les Prussiens! Voilà où ils en sont. Pourtant, j'ai connu ce pays calme, recueilli, heureux. J'ai vu même des élections, jadis! Les paysans jouaient au boules, par distraction dominicale. Vers 5 heures, ils disaient: « Ah! il faut tout de même aller voter! Ne dérangez pas les boules, surtout! » Ils allaient à la mairie, et puis venaient reprendre leur partie. Maintenant, c'est fini de cette bonhomie. La haine a poussé. On se surveille, on se guette, on se déteste. C'est du propre.

Il y a surtout un procédé que M. Jean Richepin ne pardonne point à M. Ceccaldi. C'est la publication d'une brochure contenant certaines pièces empruntées aux « Bisphèmes » ou à la « Chanson des gueux », et qui fut intitulée: « La profession de foi de M. Jean Richepin. »

« C'est le droit de mon adversaire, dit-il, de m'opposer des écrits que je ne renie pas. Mais ce n'est pas son droit de prendre les discours d'un personnage que je mets en scène et de le présenter, après en avoir changé le titre, comme mon propre discours. Je fais parler un voyou en voyou, comme je ferais parler un militaire en militaire. Si on publie les paroles qu'il profère, en les intitulait: « Jean Richepin révèle sa vocation », c'est une infamie et une diffamation qui tombe sous le coup de la loi.

« J'ai d'abord demandé à mon adversaire, dans la réunion de Fontenelle: « Pensez-vous que l'auteur de cette brochure est un honnête homme ou un coquin? » Il a refusé de répondre. — « Oui ou non? » Si je demandais. Et après moi, toute la salle cria: « Ou non? Ou non? » Mais M. Ceccaldi n'a osé dire ni oui ni non.

« J'ai tenté de le poursuivre. Les magistrats n'ont rien voulu entendre. Il m'a fallu le citer personnellement par ministère d'huissier, à mes risques et périls. Et ainsi j'ai obtenu une audience. Mais dès l'ouverture, le ministère public a déclaré que M. Ceccaldi était couvert par l'immunité parlementaire. Ainsi, pendant vingt-six jours, il a le droit de me diffamer à son gré. Et si j'avais voulu employer contre lui le même procédé, il eût pu, dans les vingt-quatre heures, obtenir une condamnation contre moi. Il n'y a pas de justice contre M. Ceccaldi au tribunal de son fief. J'irai en appel. J'irai où il faudra. J'écrirai un pamphlet, si je ne puis obtenir réparation des magistrats. Mais je continuerai la lutte. On m'a déjà offert, depuis le premier tour, trois candidatures. Je les ai refusées. Je reste dans le combat où je suis. »

(Figaro.)

Pour la Première Communion

Les mamans trouveront chez AUGUSTE, chapelier, un joli choix de chapeaux souples et de capes.

Pour les casquettes avec monogrammes pour pensionnaires, collèges, etc., on vaudra bien indiquer les lettres à broder quelques jours à l'avance. — Exécution soignée.

ALSACE-LORRAINE

Refus de permis de séjour à un ancien officier français.

Plusieurs journaux ont reproduit une nouvelle d'après laquelle M. Donat, ancien officier français de zouaves, domicilié à Turckheim, où il vivait dans une discrète retraite, a été invité par la police à quitter l'Alsace-Lorraine.

Nous sommes à même de préciser cette information, d'après notre confrère le *Nouveliste*. M. le commandant Donat, qui n'est pas un ancien officier de zouaves mais de l'infanterie coloniale, habitait Turckheim depuis une dizaine d'années. Il était obligé de faire renouveler tous les six mois son permis de séjour. La dernière fois, son permis n'a pas été renouvelé. Ajoutons d'ailleurs que M. Donat se proposait depuis longtemps de quitter notre pays pour se fixer soit en France, soit en Suisse.

Calendrier. — Aujourd'hui, mardi 5 mai, cent-vingt-cinquième jour de l'année. — Lever du soleil: 4 h. 36; coucher: 7 h. 49. Lune: pleine le 30.

Fête du jour. — Saint Théodard.

Ephémérides lorraines. — 5 mai 1336. — Ordonnance des magistrats messins, portant que le pont Saint-Georges, jusqu'alors en bois, sera construit en pierres.

La température. — Le baromètre a encore baissé sur le nord-ouest de l'Europe.

Le vent est modéré ou assez fort d'entre sud et ouest sur les côtes de la Manche.

La température a monté sur l'ouest du continent. Hier matin le thermomètre marquait: 1° à Arkhangelsk, 5° à Saint-Petersbourg, 12° à Cherbouurg et à Paris, 13° à Brest, 14° à Nantes, 16° à Biarritz et à Nice, 22° à Biskra.

Des averses sont probables.

BULLETIN METEOROLOGIQUE

(Observations faites par M. REMOISENET, à Metz.)

BAROMETRE A M.	THERMOMETRE	VENT	TEMPS
4 mai à 4 h. soir	743.7 + 16.5	O	Pluv.
5 mai à 8 h. matin	741.0 + 14.0	S S O	Pluv.

Thermomètre. — Maximum du 4: +17.0; Minimum aujourd'hui: +11.5

CHRONIQUE MESSINE

Les hommes de Metz à Lourdes.

On avait prêté peu de succès sinon un échec complet au pèlerinage d'hommes de cette année: le mauvais temps d'un hiver lent à disparaître; les récoltes manquées qui creusent, plutôt que de la garnir, la bourse du vigneron; la vie chère, etc., tout en effet paraissait de nature à retenir nos hommes. Mais c'était compter sans l'attrait de la Grotte de M. S. B. et sans l'esprit de foi des Lorrains: Ce matin, à 8 h. 17, 330 hommes de Lorraine se trouvaient fidèles au rendez-vous à la gare; 35 malades les accompagnaient cette fois, sous la garde des dévoués Frères de Saint-Jean de Dieu, donnant son plein cachet au pèlerinage de Lourdes. Ce bataillon d'élite avait à sa tête, en dehors de M. le chanoine G. Collin, directeur des pèlerins, M. l'abbé Laurent, archiprêtre de Gorze, l'entraîneur attiré de nos hommes de Lourdes. Le départ se fit sans incident, au chant de l'*Ave Maria Stella*. Que la Vierge les garde et nous les ramène; qu'elle donne à nos malades guérison ou résignation!

Elections au Conseil municipal.

Dans sa réunion d'hier, le comité électoral du Groupe lorrain a établi une liste de candidats à soumettre à l'assemblée générale du parti qui aura lieu cette semaine.

Un avion militaire français atterrit sur le ban de Sainte-Marie-aux-Chênes et brûle la politesse aux allemands.

Hier lundi, vers 40 n. 1/2, nous mande-t-on de Sainte-Marie-aux-Chênes, un avion militaire français, type Blériot, n° 237, monté par un officier et un sapeur du génie, atterrit, par suite d'une erreur de route, sur le ban de Sainte-Marie-aux-Chênes, dans la direction d'Auboué, à 150 mètres environ de la frontière. Les douaniers et les gendarmes accoururent bientôt sur les lieux; mais à leur approche l'officier français mit son moteur en marche et, brûlant la politesse aux autorités allemandes, reprit la direction de France. La présidence du département à Metz fut avertie immédiatement par téléphone de l'incident.

Ce cas, le deuxième en quelques jours, entrainera nécessairement, comme pour le capitaine Fort qui atterrit près de Rezonville, une punition pour l'officier en faute, lequel a agi contrairement aux conventions internationales du code de l'air.

D'après la *Metzer Zeitung* l'officier français aurait attendu environ 20 minutes en territoire annexé et aurait été aidé par des paysans lorsqu'il reprit son départ pour la France.

L'Agence Wolff communique la note officielle suivante au sujet de l'atterrissage de ce biplan :

Vers 40 h. 1/2, hier matin, un aéroplane venant de France a atterri de ce côté de la frontière sur territoire allemand, à 50 mètres environ de la frontière. Des habitants de la région se rendirent sur les lieux et prêtèrent leur concours aux aviateurs. Ceux-ci demeurèrent environ 1/4 d'heure sur territoire allemand, puis reprirent leur vol au-dessus de la frontière et rentrèrent en France. L'aviateur était un officier français et son compagnon un sous-officier, à ce qu'il semble.

Voici enfin la note française que transmet l'Agence Havas :

Briey, 4 mai. — Ce matin, 6 monoplans militaires, appartenant à l'escadrière de Belfort, partis de Lunéville pour effectuer une reconnaissance de frontière au-dessus de l'arrondissement de Briey, ont évolué de 8 à 11 heures. Contraint d'atterrir par la pluie qui l'aveuglait, le capitaine commandant l'escadrière a touché terre près de Montois-la-Montagne, à 150 mètres de la frontière, en territoire annexé.

Avisé par un habitant qu'il se trouvait sur le sol allemand il a attendu l'arrivée des autorités. Au bout d'un certain temps celles-ci n'étant pas venues, l'aviateur a repris son vol. Il est arrivé à Briey, d'où il a avisé le ministère de la guerre de l'incident.

Paris, 5 mai. — (Par dépêche.) On mande de Nancy que l'aviateur militaire qui a atterri hier près de Sainte-Marie est le capitaine Zappoff. Les versions sont différentes sur son attitude en pays annexé. Le ministre de la guerre a demandé un rapport complet au général Sarraill qui commande le 6^e corps d'armée. D'après le *Petit Parisien*, le capitaine Zappoff sera puni pour être reparti avant l'arrivée des autorités allemandes; sa punition, ajoute ce journal, sera sans doute plus sévère que celle de 15 jours d'arrêts de chambre dont a été récemment frappé le capitaine Fort.

Aviation.

Un certain nombre d'aviateurs militaires de la station de Metz sont partis hier matin par la voie des airs pour Darmstadt et Berlin; près de Marly, un avion dut atterrir, mais bientôt il repréna son vol et rejoignit l'escadrière.

Mort d'un héros lorrain de 1870.

De nombreux Messins, en particulier les anciens combattants français de 1870, apprendront avec émotion et regret la mort du colonel François-Emile Barotte, qui fut un soldat sans peur ni reproche et qui vient de s'éteindre dans sa 71^e année, au village historique de La Moncelle (Ardennes).

Né dans le département de la Meuse, près de Domremy, il aimait à se dire Lorrain. Il était jeune officier de cavalerie quand éclata la guerre franco-allemande et il fit partie, en cette qualité, de l'armée de Mac-Mahon, qui avait la périlleuse mission de débloquer Metz. Partisan convaincu d'un raid audacieux en Lorraine, il ne désespéra pas de la patrie lors de la catastrophe de Sedan.

Néanmoins l'engagement des corps français par les masses bavauroises et prussiennes, il se joignit aux cuirassiers du général Michel et se fit avec eux une issue dans la direction de Holly-Corbion. Il gagna l'armée de la Loire et lui rallia environ trois mille camarades échappés comme lui à la captivité.

Il se battit ensuite avec ses hussards à l'armée de l'Est et, contraint de passer avec eux en territoire suisse, il resta avec ses hommes jusqu'au bout.

En dernier lieu, le vaillant officier avait été lieutenant-colonel au 5^e hussards à Pont-à-Mousson. Une surdité partielle le força à quitter le service et il se retira au château de La Moncelle tout criblé encore de traces de balles tirées le 1^{er} septembre 1870.

Il fut nommé président régional du Souvenir Français et se fit le gardien dévoué des tombes des 3.000 soldats français qui moururent au champ d'honneur sous les murs de Sedan: à La Moncelle, Daigny, Givonne, Holly, Illy et Floing.

Le colonel Barotte était aussi modeste que brave. « De la volonté exprimée du défunt, ni couronne, ni discours. Une prière ou une messe. » Ces quelques mots le prouveraient à défaut de toutes autres preuves.

C'est lui qui a écrit pour la troisième édition des *Souvenirs de soldats de l'Armée du Rhin* une vibrante lettre-préface qu'aucun lecteur n'a pu lire sans en être profondément touché. Qu'il repose en paix au cimetière de La Moncelle, à côté de 300 petits soldats de France qui y attendent la résurrection glorieuse! Ses amis messins lui garderont un souvenir ému et, fidèles à ses dernières volontés, prient pour le repos de son âme.

A la digne et noble compagne de sa vie, à Mme la colonelle François Barotte, ils présentent l'hommage de leur respectueuse sympathie et de leurs plus sincères condoléances.

Conférence sur l'impôt de guerre.

Nous rappelons encore une fois que la conférence en langue française sur l'impôt de guerre, organisée par l'Association des propriétaires fonciers et de maisons, aura lieu demain mercredi, à 8 heures, dans la grande salle des Arts et Métiers. Les dames sont également admises à cette conférence qui, sans aucun doute, attirera une nombreuse affluence d'intéressés.

Mort du lieutenant-général de Gregory.

Dimanche dernier est décédé à Dresde S. Exc. le lieutenant-général baron de Gregory, ancien commandant de la place de Metz, qui avait quitté notre ville il y a deux mois à peine; le général de Gregory succomba à une courte mais très pénible maladie.

Le danger d'incendie et les forains.

Samedi dernier, les forains ont dû emmener derrière la halle de gymnastique leurs voitures laissées d'abord place de la Comédie; le danger d'incendie, dit-on, imposait cette mesure. Bien entendu, la chose ne s'est pas effectuée sans murmure de la part des forains pour lesquels c'est une grande commodité d'avoir à proximité leurs quartier et logement; mais la police ayant menacé de retarder l'ouverture de la foire en cas de refus, ils ont dû s'exécuter bon gré mal gré.

Scène pénible dans la rue.

La scène se passait hier matin vers dix heures et demie, place des Charrons et disons de suite qu'elle a vivement indigné tous ceux qui en ont été témoins.

Un groupe de bambins de 6 à 8 ans, parmi eux le petit Lucien Choque, dont les parents habitent Maizières et qui était venu chez son oncle M. D., boucher, à l'occasion de la cérémonie de la première communion, ce groupe vint à passer un officier à cheval, le capitaine de la 1^{re} compagnie du 98^e d'infanterie. La ballée que venait de lancer le petit Choque touchait l'animal ou lui passa-t-elle sous les naseaux, toujours est-il que la bête se cabra. L'officier entra alors dans une violente colère et avisant un soldat qui passait lui donna l'ordre d'emmener le petit: *Schleppen Sie ihn mit*, (Entrainez-le) furent ses propres paroles. Le soldat obéissant à l'ordre avait empoigné le petit qui pleurait et se laissait traîner. Un rassemblement s'était formé, et la conduite de l'officier fut hautement désapprouvée.

Mais entretemps l'oncle du petit, averti par des voisins, s'était précipité et avait arraché l'enfant des mains du soldat. La colère de l'officier ne fit alors qu'augmenter et il voulut absolument connaître le nom de ce nouvel intervenant. Celui-ci l'envoya cavalièrement promener, ne voulant avoir à faire qu'à la police, et rentra chez lui avec l'enfant.

Vallait-il vraiment la peine d'ameuter tout un quartier pour une affaire de bambin. Il serait intéressant de savoir ce que le soldat eut fait du gosse; l'aurait-il conduit à la caserne ou aux Pandoures?

Vente des objets trouvés.

Demain mercredi, à 3 heures de l'après-midi, aura lieu à l'Hôtel de Ville, chambre n° 7, la vente aux enchères des objets trouvés au cours des années 1911 et 1912.

Chronique des Tribunaux

TRIBUNAL CORRECTIONNEL

Audience du 2 mai.

Pierre Leiser, 36 ans, mineur à Clouange, inculpé d'avarie, le 24 novembre 1913, causé par sa négligence, aux usines de Rombas, a été par le tribunal condamné, acquitté, le tribunal ne pouvant se convaincre de sa culpabilité.

Jacques Pirsch, 33 ans, journalier à Rodemack, est condamné à un mois de prison pour avoir proféré dans la nuit du 17 au 18 mars dernier, des offenses envers le soldat Niebling, qui était de faction au corps de garde à Thionville.

Alois Gassner, 23 ans, ouvrier charron au Sablon, s'introduisit, dans la nuit du 28 février au 1^{er} mars dernier, par escalade, et effraction, dans la cour de l'auberge Bellingier, au Sablon, et enleva des marchandises, telles que: cigares, cigarettes, viande, champagne, etc., le tout représentant une valeur d'environ 200 M. Il est récidiviste: dix-huit mois et une semaine de prison. Dans cette peine est comprise une condamnation à deux semaines de prison, prononcée récemment contre lui par le tribunal échevinal de Frostberg.

Rosalie Royer, née Schobn, âgée de 34 ans, fruitière à Nilvange, inculpée d'avarie, au cours d'un procès en diffamation, intenté par le boucher Gettmann, de Nilvange, à son mari et à elle-même, tenté d'influencer deux témoins, en les priant d'affirmer comme vrais des faits inexacts, est acquittée, faute de preuves suffisantes.

Les catés fins A. WATIER, rue Fabert, 5, soutiennent victorieusement la concurrence contre les plus renommés et les plus appréciés: ils ne dégustent à la table de toutes les bonnes familles.

Congrès Eucharistique de Lourdes

du 22 au 26 juillet 1914.

Le comité local du Congrès Eucharistique de Lourdes a décidé que toutes les cartes de congressistes devraient être demandées et délivrées par l'intermédiaire de délégués diocésains. Monseigneur l'évêque ayant désigné M. l'abbé Georges Collin, curé de Châtel-Saint-Germain, comme délégué du diocèse de Metz, c'est à lui qu'il faudra s'adresser pour tous les renseignements nécessaires les personnes qui désirent assister au Congrès Eucharistique de Lourdes.

Le nombre des cartes de congressistes étant limité, on est prié de ne point se mettre en retard pour les demander.

Prix des cartes simples, avec l'insigne: 5 fr. Cartes, avec compte rendu détaillé: 10 fr. Cartes, avec compte rendu abrégé: 6 fr.

NOUVELLES RÉGIONALES

Clouange. — (Décoration du Maire.) On nous écrit:

M. Malherbe, maire de Clouange, vient d'être honoré par S. M. l'Empereur de l'Ordre de la Couronne de 4^e classe, pour sa courageuse conduite dans la nuit de Noël, contre des cambrioleurs qui l'avaient grièvement blessé. M. Bosteler, directeur d'arrondissement de Thionville-Ouest, est venu hier remettre la décoration au nouveau chevalier. Le Conseil municipal en grande tenue, plusieurs Messieurs, les instituteurs et les divers représentants de l'autorité se trouvaient réunis dans la grande salle de la Mairie: M. le directeur d'arrondissement, après avoir délicatement relevé les mérites de M. Malherbe comme administrateur de sa commune et comme protecteur de la propriété, lui a remis solennellement la décoration: le maire a brièvement remercié en allemand et en français; la Société de musique a donné la note joyeuse à la cérémonie et tous les assistants s'en sont allés, très heureusement impressionnés par la simplicité charmante de M. le directeur d'arrondissement et par la satisfaction de voir leur digne maire justement récompensé.

Thionville. — (Mutation dans le corps enseignant.) Depuis le 1^{er} mai Mlle Arend a été admise à la retraite. Le gouvernement a nommé Mlle Golczawska pour occuper le poste devenu vacant. Mlle Becker a été transférée à Hagondange pour remplacer une institutrice devenue malade.

Basse-Yutz. — (La diphtérie.) On nous écrit:

La diphtérie s'est déclarée dans la maison de M. P... Un enfant de six ans en est atteint et les médecins ont dû procéder à une opération pour sauver sa vie.

Mlange. — (Les voleurs.) On nous écrit:

Messieurs les voleurs paraissent avoir un faible pour notre village. La nuit de dimanche à lundi, l'un d'eux a rendu visite, entre 2 et 3 heures, aux époux Nimsger, non loin du presbytère. Le petit chien ayant donné l'alarme, le voleur qui était déjà à l'œuvre, remarqua que le maître de la maison se préparait à le recevoir; et il prit la large. C'est déjà la deuxième fois que la maison Nimsger a eu cet honneur.

Algrange. — (Brûlé vif.) Samedi après-midi, le fils Bernard, âgé de 6 ans, du mineur Jean Dewalt, rue du Cimetière, s'amusa à faire du feu près du mur du cimetière lorsqu'une saute de vent fit s'enflammer ses habits. Le pauvre petit se mit à fuir de tous côtés, attendant ainsi les flammes qui devaient saisir ses habits. Des carriers travaillant à proximité accoururent à ses cris, lui arrachèrent les vêtements et emportèrent l'enfant chez ses parents. Le malheureux petit est affreusement brûlé et le médecin n'a plus d'espoir de le sauver.

Fontoy. — (Agression inqualifiable.) Un serre-frein qui habite Karthaus a reçu à l'œil, envenimé par Nancy et Rémich, une pierre lancée avec violence par un voyou du Luxembourg; le blessé dut recourir en arrivant à Thionville aux soins du Dr Kuborn; l'œil est considéré comme perdu et l'employé, qui est père de huit enfants, devra sans doute quitter le service.

Foulligny. — (La foudre.) On nous écrit:

Dimanche, vers huit heures du soir, un orage a éclaté sur notre village et sans qu'on ait cru d'abord que l'orage serait si grave. La foudre est tombée sur la maréchaussée de M. Charles Lejeune, fermier, et lui a tué une de ses plus belles vaches; heureusement la foudre n'a pas allumé d'incendie. M. Lejeune subit une perte sensible.

Château-Salins. — (Avis concernant l'impôt de guerre.) Il est porté à la connaissance des intéressés, qui désirent faire leurs déclarations verbalement au bureau du commissaire des contributions à Château-Salins (vu la masse des déclarations qui y seront faites) que ledit bureau sera ouvert tous les jours de la semaine de 8 h. à midi et l'après-midi de 2 à 6 h.

Welfering. — (Le feu en forêt.) Le feu s'est déclaré dimanche dans le « Buschwald », près de Welfering; les pompiers purent éteindre l'incendie avant qu'il ait eu causé des dégâts plus considérables.

Creutzwald. — (Enfant brûlé.) Le 1^{er} mai, la fille âgée de quatre ans du facteur auxiliaire Weissmann a été brûlée pendant une absence d'une demi-heure de sa mère; à son retour la mère trouva son enfant complètement carbonisé.

Sarreguemines. — (Drame de famille.)

On lit dans la *Gazette de Sarreguemines*: Dimanche soir, le sieur Edouard François, âgé de 44 ans, se trouvant en cas de légitime défense, a tué son beau-frère l'ouvrier d'usine Charles Matther, âgé de 34 ans. Des dissensions régnaient entre les deux hommes à la suite d'affaires de famille et souvent survenaient des rixes. Dimanche soir vers 8 heures, Matther entra une fois de plus dans la maison des époux François et bientôt la discussion commença entre le frère et le beau-frère. Les menaces devinrent telles que François se vit forcé d'appeler la police à l'aide et, suivant les instructions de la famille, deux agents firent sortir l'irascible Matther qui annonça sa prochaine rentrée pour se venger. Il tint sa menace vers 9 h. moins le quart. Avant que la police mandée par François ait pu arriver, Matther avait tiré un grand couteau-poignard et se jeta sur sa sœur et son beau-frère. En cas de légitime défense, ce dernier saisit un revolver, le déchargea sur l'agresseur qui, atteint au bas-ventre, succomba au bout d'une demi-heure. François fut arrêté et l'affaire signalée au parquet. L'enquête apportera la lumière sur cette triste affaire qui précipite dans le malheur les deux familles; le tué était marié et père de famille.

ALSACE

Strasbourg. — (La régularisation du Rhin.) La première Chambre badoise s'est occupée aussi de la question de la régularisation du Rhin. Le ministre Bodman a déclaré que les récentes négociations lui ont fait faire un pas en avant et qu'une entente est possible. La dépense pour la régularisation sur le parcours de Strasbourg à Bâle est évaluée à 20 millions, si l'on prend pour calcul la somme dépensée pour le travail analogue en amont de Strasbourg.

Colmar. — (Quatre cent mille têtes de salade.) Les affaires des marchands continuent à prospérer. Dans la seule journée de samedi, 36 wagons, ne contenant pas moins de 400.000 têtes de salade ont quitté la gare de Colmar à destination de tous les points de l'Alsace.

La gelée de dimanche matin dans le vignoble. — Du Nouvelliste:

« Nous avons en l'occasion de parler dimanche à M. Ostermeyer, le châtelain d'Irsenbourg, qui nous a donné sur la gelée de dimanche matin les renseignements suivants. »

C'est un phénomène très curieux qui s'est produit dans la nuit de samedi à dimanche. Le vent du nord aurait probablement passé sur le vignoble d'Alsace sans occasionner de dégâts (ça a été le cas pour tout le Bas-Rhin) si les vents du nord et du sud-ouest ne s'étaient pas fortuitement sectionnés au-dessus de la partie comprise entre la côte de Hattstatt et la vallée de Soultz. Cette rencontre occasionna au-dessus des communes comprises dans ce secteur, au moment où le rayonnement est le plus intense, le calme atmosphérique qui fut suivi du gel. Le service des fumigations, parfaitement organisé, put entrer de suite en fonctions dès 3 heures ou 3 heures 1/2 dans les communes de Harlisheim, Hattstatt, Gueberschwihr, Obermorschwihr, Pfaffenheim, Ronfack, Westhalten, Soultzmat et Orschwihr. Les communes de Turckheim, Wottolsheim et Eguisheim organisèrent à leur tour le service des fumigations, mais sans avoir été directement menacées. A 8 heures et demie du matin, un épais nuage se voyait encore le long de la montagne.

Grâce à ces mesures (nous sommes à même d'ajouter que M. Ostermeyer a conservé pendant toute la nuit la direction du service et a été en communications téléphoniques constantes avec les communes environnantes), grâce à ces mesures, disons-nous, les dégâts ont été insignifiants, sauf dans quelques communes, telles que Hattstatt, Gueberschwihr, Pfaffenheim, Orschwihr, où l'on eut le tort de trop attendre pour commencer les fumigations. On peut en somme s'estimer heureux que ce service ait aussi parfaitement fonctionné, car, étant donné le phénomène aussi rare que curieux dont nous parlions plus haut (la neutralisation de deux vents contraires), les dégâts auraient pu être considérables.

Ajoutons que les arbres fruitiers n'ont nullement souffert. »

MEURTHE-ET-MOSELLE

Arnaville. — (Un meurtre.) Dimanche soir, vers 11 heures 1/2, trois jeunes gens d'Arnaville ramenant au domicile de ses parents un de leurs camarades, Louis Dorr, âgé de 19 ans, ouvrier aux usines Fabius Henrich. Le malheureux, grièvement blessé, perdit le sang par la bouche et par le nez. Ses camarades déclarèrent qu'il avait été blessé au cours d'une rixe et reparti sans donner de plus amples explications. Les médecins ont constaté une fracture du crâne et désespèrent de sauver le blessé.

La gendarmerie a été avertie et l'enquête a commencé. On ne sait encore dans quelles circonstances la rixe a éclaté et quels sont les auteurs des coups reçus par Dorr. Un autre jeune homme a également été blessé, mais très légèrement. Le parquet de Toul a été informé.

L'élection de Briey-Sud. — M. François de Wendel adresse à ses électeurs les remerciements suivants:

« Mes chers concitoyens, Je remercie sincèrement les électeurs qui ont, à une si grande majorité, bien voulu m'accorder leurs suffrages, dimanche dernier. Fort de leur confiance, convaincu que nos divisions sont plus apparentes que profondes, je poursuivrai une politique d'union. Je me consacrerai avec ardeur à la défense des intérêts de tous et travaillerai de mon mieux à la plus grande prospérité de notre Patrie. Vive la France! Vive la République! FRANÇOIS DE WENDEL. »

La simplicité de cette adresse et le saine jugement porté sur « les divisions plus apparentes que profondes » méritent d'être portés à la connaissance des amis de M. de Wendel en Lorraine.

Briey. — (Attentat à la dynamite.) Dans la nuit du 4 au 5 mai, un attentat à la dynamite a été commis contre la maison d'un porion italien des mines d'Errouville; il n'y a pas eu d'accident de personnes.

CHRONIQUE RELIGIEUSE

Pèlerinage lorrain à Einsiedeln. 25-28 mai.

Prière de ne pas attendre trop longtemps pour se faire inscrire et de bien indiquer le train qu'on désire, direct ou Rigli-Lucerne. Les prix du train direct sont pour Metz II cl. 25 M 40, III cl. 18 M. Pour le train Rigli II cl. 7.10, III cl. 6.10 en plus.

On part de Metz le 25 mai à 7 h. du matin et on revient le 28 mai à 6 h. 05 du soir.

Abbé TILLY, Metz, rue Saint-Thibault, 2.

JÉRUSALEM

Le Comité des Pèlerinages Catholiques en Terre-Sainte organise, sous le patronage de saint Louis, son 31^e pèlerinage à Jérusalem. Visite complète des Lieux-Saints et de toute la Palestine. Magn. fr. un itinéraire qui comprendra à aller: Naples, Athènes, Constantinople, Smyrne, Ephèse (nombreux souvenirs reliquieux), Rhodes (Îles des Chevaliers), Beyrouth, le Mont-Liban, Balbeck, Damas, Naplouse et toute la Samarie.

Au retour, l'Égypte, Le Caire, Les Pyramides, le pieux Sanctuaire de Mariah.

Prix modique afin de favoriser ce grand acte de foi.

Départ le 20 août 1914. — Retour le 23 septembre.

Faculté de prolonger le séjour à Jérusalem.

Faculté de passer par Rome et de s'embarquer à Naples.

Autorisation spéciale de Rome pour les prêtres de célébrer la messe à bord du beau et grand navire qui transporte les pèlerins jusqu'en Palestine sans aucun transportement et qui leur offre un confortable que l'on chercherait inutilement ailleurs.

Demandez le programme détaillé à M. le chanoine Potard, secrétaire du pèlerinage de Jérusalem, 25, rue Humboldt, Paris, XII^e.